



ROBERT S. MCCORMICK.

M. McCormick, dont on parle comme du prochain ministre des Etats-Unis, a couru d'Autriche, est né à Chicago et y réside, mais depuis quelques années il est provisoirement installé à Washington. Il possède une belle fortune qui lui permettra de tenir le rang d'un diplomate de première classe et il a un esprit hautement cultivé.

Son habitude du monde et ses excellentes manières feront de lui un représentant idéal des Etats-Unis à une cour étrangère.

M. McCormick est renommé pour son amour des livres rares. Sa riche collection fait l'admiration des bibliophiles. Il a visité divers pays d'Europe.

Félicite qui est devenu le maître, c'est la fille qui soutient, qui entretient la mère et lui sert de guide. Voyez l'Allemagne, voyez la Russie, voyez les autres contrées du vieux monde. C'est à l'Union Américaine qu'elles vont demander les machines, les outils de travail et même, en grande partie, les métaux qui servent à la fabrication des instruments de civilisation.

Il ne se passe pas de semaine, pas de mois que nous ne voyons les premières contrées de l'ancien monde venir nous emprunter nos appareils, nos inventions. L'Hégémonie du monde moderne a fait un bond prodigieux par-dessus l'océan et est venue s'installer sur le continent américain, et l'on voit avec stupéfaction un seul peuple, une république, s'il vous plaît, compter quatre-vingt millions d'hommes vivant dans l'abondance et jouissant des bienfaits de la liberté sous toutes les formes qu'elle peut revêtir. Qu'en diraient, s'ils venaient à la vie, les grands philosophes qui, il y a un siècle à peine, affirmaient comme un véritable qu'il n'y avait de possible au monde que de minuscules républiques?

Hier et aujourd'hui.

Le parti financier de Johannesburg, dont le chef réel est le fameux Cecil Rhodes, et qui est directement représenté en Angleterre par la maison Wernher, Beit and Co., a pour centre officiel, à Johannesburg, la maison Eckstein, la plus importante caisse du "Rand" et le foyer de toutes les agitations criminelles qui, depuis le raid Jameson jusqu'à 1899, amenèrent la guerre de l'Or.

Cette maison Eckstein avait des ramifications si puissantes, qu'elle a pu, non seulement provoquer la célèbre pétition des Uitlanders dont il a été tant parlé lors des origines de la guerre, mais encore imposer silence à des banques européennes, françaises, allemandes et autres, qui ont nettement trahi les intérêts de leurs nationaux en même temps qu'elle se sont associées à toutes les mesures combinatoires prises contre la liberté des deux républiques.

Mais ce sont là des causes historiques qu'il serait trop long de relater ici.

Pour aujourd'hui, il importe seulement de rappeler ces faits, afin d'arriver au sujet qui précède tout le monde et que voici :

Il existe à Johannesburg — et à Londres — un parti très puissant qui, après avoir voulu la guerre à tout prix, et après l'avoir imposée au gouvernement de la reine, s'agit aujourd'hui pour obtenir coûte que coûte une paix qui lui soit profitable, et s'efforce de l'imposer au gouvernement du roi.

Un point d'histoire

A propos de la carte du tsar.

La presse française a été unanime à faire un éloge mérité de la magnifique carte de France en matières précieuses, offerte à la nation française par S. M. le tsar Nicolas II et qui a figuré à l'Exposition.

Or, en toute impartialité, il est bon de dire que si ces éloges s'adressent sans réserve à la main d'œuvre des artistes russes, l'idée de la carte est due à un Français, M. Alexandre Bessières, membre de la Société de

Géographie de Paris. En effet, en 1896, lors du voyage impérial à Paris, notre compatriote offrit à LL. MM. le tsar et la tsarine une carte de France émaillée et de dimensions identiques, mais en relief et avec les noms des villes sténographiées sur points d'ivoire.

Cette carte était accompagnée d'un manuscrit luxueusement relié contenant l'alphabet et les principes de la méthode Daployé et donnant l'explication des signes écrits sur la Carte. Ce travail, entièrement exécuté par M. A. Bessières, fut apprécié par l'ambassade de Russie et voilà comment S. M. Nicolas II a eu l'excellente pensée de faire fixer l'idée Française au moyen de pierres fines sur le marbre marqueté de jade, d'onix, d'agate, de cornaline, de malachite, de rubis, d'émeraude, d'opale, de turquoise et de diamant, le tout estimé à quatre millions de francs.

Du reste, M. Alexandre Bessières a reçu deux lettres officielles de remerciements aux noms de l'Empereur et de l'Impératrice, datées du 20 décembre 1896 et du 15 février 1897. Nous les avons eues sous les yeux.

C'est là, en somme, un grand honneur pour la Société de géographie de Paris et pour l'Institut géographique de France qui connaît et apprécie depuis longtemps les travaux de notre ami A. Bessières.

CHOSSES ET AUTRES.

Le recensement de Vienne.

Le recensement qui s'est terminé dernièrement a fait ressortir, pour Vienne une population de 1,635,000 habitants.

La capitale autrichienne se trouve ainsi occuper le sixième rang sur la liste des cités les plus peuplées.

Le froid au Klondike.

Les personnes qui redoutent le froid et qui grelottent dès que le thermomètre descend à zéro, feront bien de ne jamais s'aventurer au Klondike. Les derniers avis reçus du nouvel Eldorado portent, en effet, que depuis l'arrivée des blancs dans la vallée du Yukon, on n'y avait jamais enregistré un pareil froid.

Pendant une semaine, du 9 au 16 janvier, le thermomètre a marqué, à Dawson City, une moyenne de 58 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro ; le 16 janvier, il est descendu à 63. Ce même jour, à Forty Mile, il était à 78 degrés au-dessous de zéro, ce qui fait environ 61 degrés centigrades au-dessous de zéro. Ce froid intense était accompagné d'un épais brouillard s'étendant sur toute la vallée.

Guillaume II et la France.

Un écho sensationnel du séjour de l'Empereur Guillaume à Londres.

Au cours d'une réception officielle à Windsor, l'Empereur ayant aperçu trois Français de marque : l'ambassadeur M. Paul Cambon, l'amiral Bienaimé et le général Dubois, s'adressa à l'ambassadeur en ces termes et d'une voix bien timbrée :

— Hé ! monsieur Cambon, vous ne venez donc pas me saluer ?

Et comme l'ambassadeur s'approchait du souverain :

— C'est que je tiens, continua l'empereur, à ce qu'on sache bien que j'aime la France, que j'aime beaucoup la France, et que je ne permettrai pas qu'on y touche.

— Sire, répondit M. Cambon avec beaucoup de calme et d'aisance de poulet, deux petits gâteaux... pour son dîner...

— Voilà l'hygiène que je la trouve en larmes.

— Eh bien, qu'est-ce que vous avez comme ça, que je lui dis ?

— Elle ne me répond pas d'abord.

— Alors, voyons, expliquez-vous, est-ce que vos méchantes idées vous reprendraient par hasard ?

— Elle ne répondait toujours pas.

— Enfin, comme je le pensais, elle s'est décidée à me dire :

— Alors, madame Biré, c'est à la charge du docteur que je suis ?

propos devant cette parole bienveillante mais légèrement protestataire, je remercie Votre Majesté de ce qu'elle a bien voulu me éclaircir. La France est un pays pacifique, mais si on l'attaquait jamais, elle saurait se défendre toute seule.

Antique Cérémonial.

L'Ouverture du Parlement par Edouard VII.

La grande voiture qui a servi au roi pour aller ouvrir le Parlement, le 14 de ce mois, n'avait pas servi depuis 1861. Elle était attelée de huit chevaux couleur crème avec des postillons et elle avait une escorte de domestiques à pied.

Cette voiture, qui est extraordinairement lourde et encombrante, à 30 pieds de longueur. On a observé les précédents de 1886; elle était suivie au moins de six autres voitures. Les unes attelées de six chevaux noirs avec postillons et escortées de valets de pied. Les autres attelées de quatre chevaux noirs conduits à la daumont.

Les cortèges royaux ont été en grand gala par le portail de la porte Victoria. Il gravit l'escalier de marbre noir qui était tendu de rouge.

Le roi se retira dans le vestibule pour revêtir un manteau de velours rouge cramoisi, doublé d'hermine et bordé de galons d'or. Il se coiffa d'un chaperon de velours et d'hermine, puis la procession se reforma, aux sons de la fanfare des trompettes de gala.

Les hérauts et les porteurs d'armes galonnées d'or ont pris la tête du cortège, qui a suivi la galerie conduisant à la Chambre des lords.

Derrière les hérauts venaient les grands officiers de l'Etat, le duc-marchal maître des cérémonies, le lord-chancelier, l'huissier de la Verge noire du Parlement, le lord président du conseil, le lord du sceau privé, le lord intendant, le lord chambellan, les officiers de la maison royale, le contrôleur et le trésorier du roi, le préposé à la bourse privée, les écuyers, les pages, les huissiers, l'huissier à la baguette d'argent, l'huissier à la baguette d'or et d'autres fonctionnaires.

Devant le roi, trois pairs du royaume portaient les emblèmes de la royauté, à savoir : la couronne, l'épée d'Etat et le chapelet de maintenance ou de dignité, sorte de toque en velours cramoisi, doublé d'hermine, affectant la forme du chaperon de Louis XI, mais blasonné et avec la pointe en arrière.

En 1886, lord Salisbury, en qualité de premier ministre, portait la grande épée à deux mains, dont le fourreau, enveloppé de velours rouge, était blasonné avec une monture en métal portant les armes royales, la herse et la rose des Tudors, le charbon d'Ecosse, la harpe de la principauté de Galles et la fleur de lys de France.

La garde de la poignée d'or de l'épée à deux mains est formée d'un lion et d'une licorne avec une rose.

Le pommeau et la poignée sont entourés de devises royales.

La couronne royale, portée en 1886 par le duc de Portland, en qualité de maître de la cavalerie, a été faite en 1838, pour la reine Victoria, avec les joyaux de l'ancienne couronne qui avait servi aux rois depuis Charles II jusqu'à Guillaume IV, et auxquels on avait alors ajouté beaucoup d'autres pierres.

Cette couronne pèse 40 onces. Elle est inornée de diamants, de saphirs, de perles et de rubis. Le rubis le plus célèbre et celui qui est au centre de la croix de Malte. Il a été donné à Henri V par Don Pedro de Castille, et aurait, à la bataille d'Azincourt, sauvé la vie d'Henri V, menacé par l'épée du duc d'Alençon. Le grand saphir du petit cercle en avant de la couronne proviendrait de l'anneau d'Edouard le Confesseur; les autres pierres à remarquer sont les quatre grandes perles en forme de poires qui servent de pendentif à la calotte.

La reine avait une autre petite couronne moins pesante, qu'elle portait avec plus de commodité. Le marquis de Winchester a un droit héréditaire à transporter le chaperon de maintenance.

On dit que le roi a commandé pour la reine un nouveau trône qui n'est pas moins splendide que l'ancien.

Quoi qu'il en soit, l'antique voiture royale, qui a servi lors du mariage du roi, fut employée à cette cérémonie.

La scène à la Chambre des Lords a été magnifique. Les yeomen de la garde, les hérauts d'armes en tenue de corps ont ouvert la procession royale.

Les lords étaient revêtus d'écarlate et d'hermine. C'était un chatouillement de galons d'or et un étincellement de pierres.

Les dames qui occupaient les galeries étaient vêtues comme pour les réceptions de gala de la cour; elles étaient en noir, gants noirs, plumes noires, robes noires, longues, mais sans traînes.

Elles pouvaient porter des perles et des diamants. Les femmes des pairs portaient leurs couronnes de diamants et de pierres précieuses, dont quelques-unes sont d'un prix inestimable.

Les dames du corps diplomatique et d'autres dames de haut rang ont assisté à la cérémonie.

La Chambre des lords était occupée par tant de monde haut placé que ni le public, ni les autres dames ne pouvaient songer à être admises à la cérémonie.

C'est le mardi précédent que la grande voiture de gala est sortie de chez le fabricant de voitures chargé de l'approprier pour la cérémonie.

La procession royale a eu, durant le trajet qui sépare le palais de Buckingham du palais de Westminster, un caractère nettement militaire. Les soldats formaient la haie sur tout le parcours. Des gardes d'honneur étaient postés aux abords de Buckingham, aux abords de Saint-James, et à l'entrée royale de Saint-Stephen.

Le roi était escorté par la cavalerie de la maison royale.

Au moment où les souverains ont mis pied à terre, une salve de 21 coups a été tirée dans le parc de Saint-James. Les gardes de police-yard rendront les honneurs. La musique des gardes a joué l'hymne national.

[Outre l'escorte de horse-guards, la voiture était entourée de yeomen de la garde, en brillantes uniformes écarlates et or.

de saphirs, de perles et de rubis. Le rubis le plus célèbre et celui qui est au centre de la croix de Malte. Il a été donné à Henri V par Don Pedro de Castille, et aurait, à la bataille d'Azincourt, sauvé la vie d'Henri V, menacé par l'épée du duc d'Alençon. Le grand saphir du petit cercle en avant de la couronne proviendrait de l'anneau d'Edouard le Confesseur; les autres pierres à remarquer sont les quatre grandes perles en forme de poires qui servent de pendentif à la calotte.

La reine avait une autre petite couronne moins pesante, qu'elle portait avec plus de commodité. Le marquis de Winchester a un droit héréditaire à transporter le chaperon de maintenance.

On dit que le roi a commandé pour la reine un nouveau trône qui n'est pas moins splendide que l'ancien.

Quoi qu'il en soit, l'antique voiture royale, qui a servi lors du mariage du roi, fut employée à cette cérémonie.

La scène à la Chambre des Lords a été magnifique. Les yeomen de la garde, les hérauts d'armes en tenue de corps ont ouvert la procession royale.

Les lords étaient revêtus d'écarlate et d'hermine. C'était un chatouillement de galons d'or et un étincellement de pierres.

Les dames qui occupaient les galeries étaient vêtues comme pour les réceptions de gala de la cour; elles étaient en noir, gants noirs, plumes noires, robes noires, longues, mais sans traînes.

Elles pouvaient porter des perles et des diamants. Les femmes des pairs portaient leurs couronnes de diamants et de pierres précieuses, dont quelques-unes sont d'un prix inestimable.

Les dames du corps diplomatique et d'autres dames de haut rang ont assisté à la cérémonie.

La Chambre des lords était occupée par tant de monde haut placé que ni le public, ni les autres dames ne pouvaient songer à être admises à la cérémonie.

C'est le mardi précédent que la grande voiture de gala est sortie de chez le fabricant de voitures chargé de l'approprier pour la cérémonie.

La procession royale a eu, durant le trajet qui sépare le palais de Buckingham du palais de Westminster, un caractère nettement militaire. Les soldats formaient la haie sur tout le parcours. Des gardes d'honneur étaient postés aux abords de Buckingham, aux abords de Saint-James, et à l'entrée royale de Saint-Stephen.

Le roi était escorté par la cavalerie de la maison royale.

Au moment où les souverains ont mis pied à terre, une salve de 21 coups a été tirée dans le parc de Saint-James. Les gardes de police-yard rendront les honneurs. La musique des gardes a joué l'hymne national.

[Outre l'escorte de horse-guards, la voiture était entourée de yeomen de la garde, en brillantes uniformes écarlates et or.

THEATRES.

GRAND OPERA HOUSE.

Depuis dimanche, la troupe Baldwin-Melville peut s'en donner à son aise, elle se trouve sur son terrain favori. Elle a à interpréter une de ces comédies-drames dans lesquelles elle excelle : "The Charity Ball".

(Le Bal de Charité) Aussi, quel succès ont remporté ses habiles artistes, notamment M. M. Mauricia Freeman et Sainpolis. Il nous faut aussi féliciter Miss Odell, Miss Lucy Moore et Miss Seymour. Improbable de mieux interpréter cette pièce qu'il exige de grandes qualités et semble avoir été écrite tout exprès pour cette troupe.

La saison de l'Opéra Français a fini bien mal. Hier soir, il faisait un temps affreux, mais il s'agissait du bénéfice des choristes, et la salle était remplie autant et plus même qu'on ne s'y attendait avec un temps pareil.

Tout le monde a fait son devoir du mieux possible : artistes, direction et public. M. M. Beuxmann et Berliet, Miss Talax et Montblanc ont fait de véritables merveilles.

Le théâtre de l'Opéra va fermer ses portes pour le moment, mais il doit les rouvrir en automne pour nous offrir une superbe troupe, artistique, s'il est possible, à celle qui vient de disparaître et qui laisse de si brillante souvenirs.

De la Nouvelle-Orléans la troupe va à la Havane puis à Mexico. Partout elle réussira, nous en avons la parfaite conviction.

OPERA.

La saison de l'Opéra Français a fini bien mal. Hier soir, il faisait un temps affreux, mais il s'agissait du bénéfice des choristes, et la salle était remplie autant et plus même qu'on ne s'y attendait avec un temps pareil.

Tout le monde a fait son devoir du mieux possible : artistes, direction et public. M. M. Beuxmann et Berliet, Miss Talax et Montblanc ont fait de véritables merveilles.

Le théâtre de l'Opéra va fermer ses portes pour le moment, mais il doit les rouvrir en automne pour nous offrir une superbe troupe, artistique, s'il est possible, à celle qui vient de disparaître et qui laisse de si brillante souvenirs.

De la Nouvelle-Orléans la troupe va à la Havane puis à Mexico. Partout elle réussira, nous en avons la parfaite conviction.



ANNA HELD.

C'est la célèbre bouffonnière "La Femme à Papa" (Papa's Wife) qui tient l'affiche avec Miss Anna Held, une de nos plus gentilles comédiennes. Il y a beaucoup de chant dans cette pièce qui est à proprement parler une opérette, et la directrice a procuré au public le plaisir de voir de très jolies femmes, ce qui ne gâte jamais rien. Il y a là, en outre, un excellent comique qui amuse beaucoup l'auditoire, M. Chs Bigelow, qui remplit avec beaucoup de verve un rôle extrêmement amusant de professeur de musique.

Rien d'amusant comme certaines querelles de ménage qui sont les trois quarts du temps canonnées par des torts insignifiants, quand ils ne sont pas imaginaires. Tel est à peu près le sujet de l'excellente comédie prise du français par M. Gillette et arrangée par lui d'une ravissante façon. "Because She Loved Him So" produit un grand effet depuis hier. Ce succès fait présager une série de salles comblées jusqu'à samedi prochain, grâce au talent qu'y déploient les artistes qui l'interprètent.

CRESCENT.

Rien d'amusant comme certaines querelles de ménage qui sont les trois quarts du temps canonnées par des torts insignifiants, quand ils ne sont pas imaginaires. Tel est à peu près le sujet de l'excellente comédie prise du français par M. Gillette et arrangée par lui d'une ravissante façon. "Because She Loved Him So" produit un grand effet depuis hier. Ce succès fait présager une série de salles comblées jusqu'à samedi prochain, grâce au talent qu'y déploient les artistes qui l'interprètent.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Hier, a commencé à l'Académie de Musique une nouvelle série de scènes comiques, burlesques par la troupe dite du "Monlie Rouge". Ce titre seul est assez alléchant. On sait de quelle immense réputation jouit à Paris le "Moulin Rouge" — une nouvelle semaine de succès qui vient de commencer.

OPERA.

La saison de l'Opéra Français a fini bien mal. Hier soir, il faisait un temps affreux, mais il s'agissait du bénéfice des choristes, et la salle était remplie autant et plus même qu'on ne s'y attendait avec un temps pareil.

Tout le monde a fait son devoir du mieux possible : artistes, direction et public. M. M. Beuxmann et Berliet, Miss Talax et Montblanc ont fait de véritables merveilles.

Le théâtre de l'Opéra va fermer ses portes pour le moment, mais il doit les rouvrir en automne pour nous offrir une superbe troupe, artistique, s'il est possible, à celle qui vient de disparaître et qui laisse de si brillante souvenirs.

De la Nouvelle-Orléans la troupe va à la Havane puis à Mexico. Partout elle réussira, nous en avons la parfaite conviction.

Feuilleton

— DE —

L'Abelle de la N. O.

Le 25 Commence le 27 Fevr. 1901.

LA Fantode Jeannine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par PAUL ROUGET.

DEUXIEME PARTIE

AUTOUR D'UN BERCEAU.

VIII

L'AMOUR NAÏF...

Au cimetière du Père-Lachaise, depuis quinze jours, dans un petit caveau de famille, madame Lipray y repose...

Malgré qu'on soit en décembre et que la neige à chaque instant tombe en blanches avalanches, des fleurs de toutes espèces entourent l'entrée du caveau.

Il y a là des chrysanthèmes merveilleux, des bouquets de roses, de mimosa et d'œillets qu'on renouvelle quotidiennement.

Chaque jour, Henri vient passer là quelques instants... Et par là pensée, il s'entretient avec la morte...

Quand il repart, il semble moins triste, moins abattu... Mais au retour à la maison, comme l'appartement paraît vide et triste!

Il s'assied devant sa table de travail et dès que résonne un de ces craquements de meubles si fréquents dans la solitude, il tressaille... Et instinctivement il lève et tourne la tête, croyant qu'il va comme autrefois apercevoir sa mère derrière lui...

Il n'entre pas dans la chambre de Mme Lipray où tout est soigneusement clos, persiennes, rideaux et portes.

Travaillez-vous ? Hélas non. S'il parvient à lire quelques pages d'un livre il se sent très embarrassé de dire ensuite quel sujet elles traitent.

Sa pensée est rebelle... Elle fait loin, très loin... Il s'efforce parfois de la ramener... Vaine tentative... Bientôt elle recommence à vagabonder.

Et ce n'est pas seulement à la

morte qu'elle va, mais encore là-haut, dans la petite mansarde du sixième, à l'inconnu qu'il n'a pas revue depuis le jour où elle est venue rendre un suprême hommage à la chère femme qui n'est plus.

— Qui est-elle ? se demande-t-il parfois.

— D'où vient-elle ?... Quelle âme possède-t-elle exactement ?... Quel mystère... quel drame étrange s'agit dans son passé ?

... N'y a-t-il pas à son cas des circonstances atténuantes ? Enfin, une dernière question le trouble encore davantage. Il se la pose avec angoisse.

— Aimait-elle celui qui l'a séduite ?

— S'il n'est pas monté la revoir malgré qu'il en ait eu à plusieurs reprises la tentation, il a prévu, madame Biré que les promesses de sa mère seraient respectées.

Il lui a déjà glissé quelques pièces d'or en ordonnant :

— Ne laissez manquer de rien, cette pauvre fille !

Un soir, en rentrant du cimetière, il passait devant la loge lorsque la grosse femme, qui semblait le guetter, se dressa devant lui.

— Bonsoir, madame Biré ! s'exclama-t-il.

— Bonsoir, monsieur le docteur. Est-ce que ça vous gênerait d'entrer une petite minute ici ?

— Qu'y a-t-il donc ?

— Ah ! voilà ; j'aurais quelque chose... quelque chose de très sérieux à vous dire.

— En ce cas je suis à vous.

— Eh bien, entrez, monsieur le docteur.

Il pénétra dans la loge. Celle-ci était sombre, la mère Biré n'ayant pas encore allumé le gaz. La bonne femme ferma la porte derrière elle.

— Justement Biré est sorti ! s'écria-t-elle. Ça va très bien.

— C'est donc très confidentiel, ce que vous voulez me dire ?

— Parfaitement.

— A propos de qui ou de quoi ?

— Vous ne devriez pas, monsieur. Pourtant vous devriez le penser... Eh bien, c'est à cause de mademoiselle Jeanne : là, voyez-vous clair à présent ?

— Serait-elle malade ?

— Non... Peut-être un peu le moral qui s'affaite toujours...

— Alors ?

— Alors, voici l'affaire... Cet après-midi elle m'a déclaré qu'elle ne voulait plus accepter vos bienfaits.

— Mais... ?

— Et catégoriquement, encore... J'arrive comme d'habitude, car j'y monte tous les jours deux ou trois fois. Je lui apporte des provisions, un peu de vin, une

cuisse de poulet, deux petits gâteaux... pour son dîner...

— Voilà l'hygiène que je la trouve en larmes.

— Eh bien, qu'est-ce que vous avez comme ça, que je lui dis ?

— Elle ne me répond pas d'abord.

— Alors, voyons, expliquez-vous, est-ce que vos méchantes idées vous reprendraient par hasard ?

— Elle ne répondait toujours pas.

— Enfin, comme je le pensais, elle s'est décidée à me dire :

— Alors, madame Biré, c'est à la charge du docteur que je suis ?

— Elle prononçait ça avec un si drôle d'air que j'en ai été quasiment interloqué.

— A sa charge, à sa charge... enfin ce n'est pas précisément comme ça ma petite. Non. C'est à dire que le docteur vous rend service, comme sa pauvre mère, cette excellente madame Lipray l'aurait fait, elle la bienfaisance même. Mais pour lui être à charge, ça, non... moi, la première je ne le permettrai pas...

— Elle croyait que ça suffirait à la calmer. Ah ! bien outchou ! la voilà qui répond.

— A partir de ce jour, entendez-vous, je ne veux plus rien accepter de ce monsieur.

— Et pourquoi, Seigneur Dieu ?

— Parce que c'est pas